

KARINE LAMBERT

DERNIER BATEAU POUR L'AMÉRIQUE

**PRIX
CHARLESTON
POCHE**

SÉLECTION
2025



KARINE LAMBERT

DERNIER BATEAU POUR L'AMÉRIQUE

« Je veux savoir qui était cette femme dont l'absence a toujours pris une place immense. »

Un matin de novembre, Karine Lambert apprend la mort de sa mère qu'elle n'a pas vue depuis vingt ans. Cette disparition marque le point de départ d'une plongée dans sa généalogie, pour comprendre celle qui ne lui a jamais dit qu'elle l'aimait. Au fil de son enquête, la romancière découvre les secrets enfouis d'une famille russe ashkénaze plusieurs fois déracinée. La vie qu'on ne lui a pas racontée, elle décide de l'imaginer. Tout commence en 1940, lors de l'invasion de la Belgique par l'Allemagne, quand Germaine, jeune pianiste prodige, est contrainte de fuir avec les siens...

D'Odessa à Anvers, de Marseille à Ellis Island, de New York à Bruxelles, entre récit historique et quête identitaire, les mots nous embarquent dans un passionnant voyage intérieur.

« **Une quête d'une puissance inouïe.** »
Marie-Claire Belgique - Aurélia Dejong

« **Un roman bouleversant.** »
Madame Figaro - Isabelle Potel

Globe-trotteuse et photographe, **Karine Lambert** remporte en 2014 le Prix Saga – attribué au meilleur premier roman belge – pour *L'Immeuble des femmes qui ont renoncé aux hommes*. Elle réalise ainsi son rêve d'enfant et se consacre depuis à l'écriture. Ses livres sont traduits en plusieurs langues.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-292-8



9 782385 292928

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature francophone



www.editionscharlestown.fr

DERNIER BATEAU
POUR L'AMÉRIQUE

© Hachette Livre, La Belle Étoile, 2024

Présente édition :

Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-292-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Karine Lambert

DERNIER BATEAU
POUR L'AMÉRIQUE

Roman

LA BELLE ÉTOILE

De la même autrice

L'Immeuble des femmes qui ont renoncé aux hommes

Michel Lafon, 2014 / Le Livre de Poche, 2015

Prix Saga – meilleur premier roman belge

Eh bien dansons maintenant !

Jean-Claude Lattès, 2016 / Le Livre de Poche, 2017

Un arbre, un jour...

Calmann-Lévy, 2018 / Le Livre de Poche, 2019

Prix du Salon du livre féminin

Toutes les couleurs de la nuit

Calmann-Lévy, 2019 / Le Livre de Poche, 2020

Prix coup de cœur du Salon du Touquet

Les hommes aussi ont la chair de poule

Storylab Éditions, 2020 / Le Livre de Poche, 2021

Ta promesse à la Meuse

Lamiroy, 2023

Lauréate du concours de nouvelles SagaCité

*À la pêche aux palourdes,
pieds nus dans le sable
avec une cousine d'Amérique.*

*Faire de l'interruption, un nouveau chemin,
faire de la chute, un pas de danse,
faire de la peur, un escalier,
du rêve, un pont,
de la recherche... une rencontre.*

Fernando Sabino

1

Ma mère est morte il y a un mois.
Je ne suis pas allée à son enterrement.
Vingt ans que je ne l'avais pas vue.
Elle ne m'a jamais dit qu'elle m'aimait.
Ni avec ses mains, ni avec ses yeux, ni avec ses mots.
Encore moins avec ses baisers.

Sur le comptoir de la cuisine, dans une timide lumière hivernale, trois paquets de farine, une bouteille de bière brune, un cube de levure et un sachet de graines de tournesol.

Elle ne voulait pas de moi dans son existence. Pour sa mort, elle ne m'a pas laissé d'instructions.

J'attrape la balance dans l'armoire. Je me souviens vaguement de la recette de ce pain noir : 350 g de farine de seigle, la moitié d'orge mondé, 75 g de froment, 300 ml d'eau... Après, j'improvise. Comme dans ma vie, je mélange les ingrédients et je compose au mieux avec les circonstances.

Levure et sel à pouf. Je jette quelques graines dans le bol. Nuances de couleurs. Gris tournesol, blond

sésame, vert courge. Je pétris la pâte à la main, au début délicatement, puis trop vigoureusement.

J'ai appris la nouvelle par un texto. C'est chamboulant de perdre une mère qui n'en a pas été une. J'ignore ce que je dois ressentir. Je n'ai ni frère ni sœur avec qui partager un chagrin ou confronter des sentiments divergents. J'ai appelé mes amis les plus proches. Impossible d'annoncer ce départ à d'autres, de résumer cette « non-mère » en deux phrases. Comment pourrais-je traduire mon désarroi ? On raconte que les filles uniques sont chouchoutées, pourries gâtées. On n'envisage pas le contraire. C'est difficile de dire « ma mère est morte et je n'assisterai pas à son enterrement ». Les non-initiés auraient vite fait de penser que je suis indifférente. Il m'aurait été insupportable d'entendre « bien sûr que tu dois y aller » ou « si tu n'y vas pas, tu vas le regretter ». La pâte doit reposer une demi-heure, je la recouvre d'un torchon.

Les jours suivant l'annonce, j'ai poursuivi l'écriture de mon roman, j'ai photographié Bruxelles, j'ai chanté à la chorale, j'ai semé des radis sous abri, je suis allée au cinéma. Deux fois.

Ma mère est morte et je continue à vivre. Mon deuil ne ressemble à aucun de ceux que l'on veut nous donner pour modèle. À chacun sa détresse et le droit de la digérer comme il l'entend. Je ne pleure pas, je pense à tous les enterrements auxquels j'ai assisté. Je pense aux filles qui perdent une mère qui les a aimées. Je soulève légèrement la pâte avec une spatule en bois et, dans le doute, je lui accorde encore une demi-heure de pause.

De mon enfance à trois dans un appartement aux murs pastel, je garde peu d'images. Il ne me reste que des silences, des non-dits et des mystères. Plonger

dans les livres m'a permis de ne pas être dévorée par les ombres.

Ma mère est morte. Mon cerveau a enregistré l'information. Je continue d'attendre une caresse sur ma joue. La date de l'enterrement, je la connaissais. Mercredi 25 novembre. Il s'est déroulé à dix minutes de bus de chez moi. Depuis mes quarante ans, je savais que je n'irais pas. Je pense à celles qui perdent une mère adorée et je recouvre le moule à cake de papier sulfurisé.

Le jour des funérailles, j'ai traîné dans une papeterie. Je collectionne des cahiers de toutes les tailles et de toutes les couleurs. J'y note des bouts de phrases, des idées de titres, des citations de poètes et des paroles de chansons. J'y jette tout ce que je capte autour de moi et en moi. Ce matin-là, devant le présentoir des stylos, je me suis demandé comment l'avis nécrologique était rédigé, et si mon nom y figurait. Avec à droite, en italique, *sa fille*. Puis plus bas, *avec une grande tristesse*. Quelqu'un aura-t-il décidé à ma place ce que je ressens ? Était-on en train de parler d'elle en termes élogieux, de dire que c'était une bonne mère ? Au début de la cérémonie, un concerto de Tchaïkovski ou une sonate de Bach ? Lui ont-ils mis sa robe bleue ? Son visage est-il enfin apaisé ? Qui a choisi le cercueil, les fleurs ? Était-elle consciente au moment de quitter ce monde ? Comment est-elle partie ? A-t-elle eu peur ? Elle détestait être seule. Le noir l'effrayait. Il lui fallait toujours une lumière pour dormir. A-t-on glissé une lampe de poche dans son cercueil ?

J'ai craqué pour un carnet en cuir souple rose poudré, entouré d'un élastique plat orange vif. L'odeur de neuf émanait du papier velouté ivoire vélin. Fines

lignes grises, enveloppe à soufflet à l'arrière. Il était parfait. J'aime l'esthétique, la douceur des couvertures, la virginité des pages, leur promesse d'inconnu. On enterrait ma mère et j'achetais un cahier.

Zut ! J'ai oublié d'ajouter la bière. J'allume le four sur 175 degrés. J'enfourne mon pain expérimental et advienne que pourra ! J'arrose l'asparagus. Une bergeronnette se pose sur le bord de la fenêtre. Ses plumes grises et blanches ponctuées de noir sont légèrement ébouriffées. Tête penchée, bec tourné vers le ciel, elle lance son *pip-pip*.

Le parfum du pain se diffuse dans toute la maison.

Ma mère et moi n'avons jamais cuisiné ensemble. Pas une fois elle ne m'a préparé un repas.

La sonnerie du four a retenti. La cuisson est terminée. J'aurais dû mettre plus de levure, la pâte n'a pas assez monté.

Ma mère est morte il y a un mois.

2

Toute la ville dort et moi j'écris. Depuis plusieurs mois, je suis immergée dans mon sixième roman. Mes personnages me maintiennent en alerte. Je commence à l'aube, encore dans mon lit, les yeux fermés. Les idées flottent à la lisière de mon inconscient. Pour ne pas qu'elles m'échappent, je n'allume pas la radio, je n'écoute pas de musique, je ne regarde pas mon téléphone. Je prends une douche fraîche et je descends ouvrir la porte qui mène au jardin. L'air s'engouffre dans ma petite maison de ville. Alors que d'autres pièces pourraient m'accueillir, je préfère travailler à la table de la salle à manger, la cuisine à deux pas, l'hortensia sous mes yeux et, sur l'appui de fenêtre, l'ange aux ailes mobiles, le totem en bois sculpté par un ancien amant et la carte-annonce d'une pièce de théâtre, *Est-ce qu'on ne pourrait pas s'aimer un peu ?* Je fais chauffer de l'eau et je concocte mon breuvage japonais. Je m'installe avec la théière parfumée de matcha genmaicha et un gobelet tordu en terre cuite, souvenir d'une initiation à la poterie et preuve que je ne suis pas la reine de la céramique.

L'écriture a débarqué dans ma vie à l'âge d'être grand-mère, un rêve d'enfant qui sommeillait en attendant son heure. J'étais photographe. Je tirais le portrait d'artistes, je savais des instants de fragilité et de beauté au cours des mariages. À ma façon, je racontais déjà des histoires.

Un jour, une phrase entendue à une terrasse m'a interpellée et poursuivie : « Ça fait vingt ans que j'ai renoncé aux hommes, à l'amour, et pour rien au monde je ne ferais marche arrière. Dans mon immeuble, il y a plusieurs femmes comme moi. » La nuit suivante, j'ai rêvé qu'une multitude d'immeubles de femmes qui renonçaient aux hommes émergeaient dans la ville. Cette obsession ne m'a plus quittée jusqu'à ce que je jette les premières lignes d'un texte sur une page. Des personnages se sont imposés, un premier roman est né. Et depuis dix ans, je bataille avec joie pour rendre lisibles les mots qui fument dans ma tête.

La Question subsidiaire, c'est le titre de ce sixième roman. Je commence un nouveau chapitre, un tournant important dans le récit. Le bip d'une notification interrompt mon élan. Je pensais les avoir toutes désactivées. Alors que je n'ai pas consulté Messenger depuis longtemps, je découvre un message.

« Bonjour Karine, nous avons appris le décès de ta mère. Condoléances de la part de Michèle et moi, tes cousines d'Amérique. Viviane Demilly. »

Un demi-siècle sans nouvelles, au point que j'en avais oublié leur existence. Ma mère avait coupé les ponts avec ses sœurs, ses nièces et son neveu. Elles sortent de nulle part.

Je ne réfléchis pas, je réponds instinctivement. « Bonjour Viviane. Quelle surprise de te lire !

Comment avez-vous été informées ? J'espère que mes cousines d'Amérique se portent bien. *Take care.* »

Elle réagit dans l'heure. « Michèle et moi fêtons New Year's Eve. Nous parlions de notre enfance. En surfant sur le Net à la recherche de notre famille belge, nous avons découvert que ta mère venait de mourir. Sur l'annonce nécrologique, j'ai lu que tu es grand-mère, comme moi... »

Le mot « famille » me percute. Le barrage cède. Je pleure. Je ne sais pas si c'est de la colère, de la tristesse ou du désespoir. Je suis nue. Totale-ment vulnérable.

La lumière bleue de mon ordinateur brille dans le noir. J'ai oublié quel était ce rebondissement dans l'intrigue que je m'apprêtais à écrire. Je découvre qu'il existe des tas de sites de généalogie, je fouille, j'explore. Des lieux, des dates me questionnent, secouent chacune de mes cellules. Quiconque s'est déjà lancé en quête de ses origines a dû être saisi du même vertige.

J'éprouve un tel besoin de découvrir un clan, une tribu, un groupe. D'appartenir à une communauté. J'encode le nom de jeune fille de ma mère : Schamisso.

Ses parents : Georges et Rissia.

Ses sœurs : Lydia et Valia.

Rissia se nomme tantôt Raïssa, Ryssia ou Rose. Ma mère, elle, se nomme Germaine ! Elle se faisait appeler autrement. Étrangement, Germaine ne comporte pas de « a » final et ne ressemble en rien à un prénom russe ou juif.

Je découvre aussi qu'elle avait un frère ! Joseph. Mon oncle. J'ai du mal à le croire, je relis pour vérifier.

Sur un site apparaît maintenant ma date de naissance ; juste en dessous, un espace vide pour la date

de mon décès. D'un geste vif, je referme l'ordinateur. Je suis là pour rechercher mes ancêtres, je n'avais pas prévu de me confronter à ma finitude. J'attrape une feuille et je trace les contours d'un arbre. Le tronc, les branches.

Je connais si peu d'eux. Je veux tout savoir.

Les noms qui surgissent convoquent quelques timides images, des bribes effilochées, fragments de mon histoire familiale si longtemps étouffée.

Ma grand-mère, Rissia. Je me souviens de la fable du gendarme et du voleur qu'elle m'a si souvent racontée et des montagnes de piroshkis qu'elle cuisinait. J'en raffolais.

Mon grand-père, Georges. Diamantaire, il prenait tous les jours le train pour Anvers, d'où il me rapportait des gosettes aux myrtilles.

Je n'ai jamais goûté au lait maternel et pourtant ma mémoire est gourmande.

Des fantômes sortent de partout. À quoi bon exhumer ces défunts ? Ils ne me tiendront pas compagnie. C'est trop tard. Je plie la feuille avec l'esquisse de l'arbre et la glisse dans le soufflet à l'arrière du carnet. La pieuvre se plaque à mon ventre. Je la connais par cœur, elle m'accompagne depuis toujours. Sa tête grosse comme un ballon de rugby. Je ferme les yeux pour ne pas croiser ses pupilles noires. Six tentacules me ceignent l'abdomen, deux enserrment mon cou. Elle se cramponne. Elle m'étrangle. Que cherche-t-elle à m'apprendre ? « *Zhizn prozhit – ne polé pereiti* », me répétait Rissia avec son accent savoureux. « La vie, ce n'est pas traverser un pré. »

J'étouffe, j'ai besoin d'air. Je dévale les escaliers. Pas le temps d'enfiler mes baskets, j'attrape une veste

au portemanteau de l'entrée, mes clés sur la console, je claque la porte. Saloperie de pieuvre, saloperie de généalogie !

Je monte la rue pavée, je me faufile dans l'impasse, j'entre dans le parc.

J'ai le privilège de vivre en ville, à cinq cents mètres de la campagne. À gauche, la grande prairie en pente douce. Chèvres à longues barbichettes de grand-père et moutons bouclés cohabitent en harmonie derrière les palissades en bois. Trois moutons bruns à tête noire font la course, les autres entourent les agneaux.

Je dépasse la ferme, je longe le potager et j'arrive dans la deuxième prairie. Hautes herbes parsemées de fleurs jaunes et jeunes poiriers élancés surplombent les maisons en contrebas. D'habitude, je savoure ce charme bucolique. Aujourd'hui, tout me semble menaçant. Un arbre foudroyé, fendu en deux, exprime la force nécessaire pour briser le silence. L'allée de pins dont les branches se touchent et forment une arche devient le tunnel obscur que je dois traverser.

Les tentacules de la bête marine s'accrochent. Encore un tour, l'inconfort va peut-être s'estomper. Je marche jusqu'à épuisement. Un pas après l'autre. Tant que je resterai en mouvement, je ne m'effondrerai pas.

Je veux savoir qui était cette femme dont l'absence a toujours pris une place immense. Comprendre enfin de quelle substance elle était faite. Elle ne m'a pas transmis son histoire. La famille d'Amérique a été rayée de la carte. À la maison, les mots « Shoah », « exode », « Seconde Guerre mondiale » ne faisaient pas partie du vocabulaire. Le mot « nazi », jamais je ne l'ai entendu. J'ai été tenue à distance.

Je fais demi-tour, les nuages s'amoncellent, j'ai froid.

Je rentre chez moi sous une pluie battante. Ma veste dégouline sur le plancher ; j'ouvre le frigidaire, je déchire le paquet mauve et blanc et je mords dans un premier Mélo-cake... Coque en chocolat, moelleux de la meringue, croquant du biscuit, je m'enfile les douze. Comme quand j'étais enfant. Me remplir, peser plus lourd, me lester, ne plus avoir l'impression de flotter, m'anesthésier. Je m'écroule dans le canapé, où je m'endors.

Je me réveille deux heures plus tard avec une idée tenace. Écrire l'histoire de ma mère à travers l'itinéraire des Schamisso.

J'ouvre mon ordinateur, je crée un nouveau dossier. Je le nomme « Terra incognita ». Je commence.

10 mai 1930. Germaine voit le jour. Dans le couloir de la clinique, son père, son frère et ses sœurs l'attendent avec impatience. Deux ans qu'ils ont fui la Russie. Peu à peu, ils tentent de reprendre confiance, de trouver leurs marques, et cette petite dernière, née sur le sol belge, un pays en paix, arrive comme une confirmation que tout va bien maintenant, ici, à Anvers.

J'aime ce moment où les mots s'enchaînent. *La ville...* Je cherche des termes précis pour décrire Anvers, je m'égare dans les synonymes. J'écris dix lignes de plus, je les efface. Ce n'est pas assez fort. Il me faudrait une photo pour m'aider à planter le décor. Je ne connais pas leur adresse. Vivaient-ils près du port, au son des bateaux et des mouettes ? Ou à proximité du quartier des diamantaires ? Comment étaient-ils habillés ? Je tente un autre incipit, caméra à hauteur d'enfant.

Souliers vernis, Germaine a six ans, elle joue dans la rue...

Quel est le nom de la rue ? À quoi jouait-elle ? Quand j'invente des histoires, je dois toujours canaliser un débordement, trier les idées, choisir et déployer. Ici, l'inspiration me manque. Je ne connais rien de leur vie.

Il me revient que j'ai confié à un journaliste il y a quelques années mon désir d'écrire une saga qui commencerait en Russie au début du xx^e siècle. Suis-je au pied de cette saga ? On dirait le nom d'une montagne. Le mont Saga. Aurai-je le courage d'entamer l'ascension ? Mes yeux s'arrêtent sur une des planches de ma bibliothèque. Bien serrés, Nina Berberova, Tchekhov, *La Vie au temps des Romanov*, *Docteur Jivago*, toute l'œuvre de Romain Gary. Contexte russe, âme russe, âme ashkénaze. Cette fois, je tiens le fil...

3

Dans le salon de la rue Général Capiaumont, la lumière chaude du printemps éclabousse le piano. Germaine entame les premières notes de la *Sonate au clair de lune*.

Sol do mi sol do mi...

Adagio sostenuto. Elle sait que le premier mouvement doit être abordé avec une grande délicatesse pour respecter le tempo lent et réussir les arpèges en triolet. Ce matin, elle le joue avec un entrain particulier. Demain elle aura dix ans. Dix ans le 10 mai.

Elle sourit. Sa nouvelle robe l'attend dans sa chambre, vivement qu'elle la porte ! Les mesures s'enchaînent, elle pense aux cartes d'invitation qu'elle a dessinées. Elle a convié cinq élèves de sa classe à fêter son anniversaire. Myriam, sa meilleure amie, arrivera certainement la première.

Elle a supplié sa mère de ne pas cuisiner de bortsch pour que l'appartement n'empeste pas le chou. En revanche, des vatrouchkas, oui. Elle raffole de ces chaussons croustillants en pâte feuilletée, fourrés de fromage blanc.

Sol do mi sol do mi...

Ses parents ont promis de lui offrir une poupée. Dans sa chambre rose, deux étagères leur sont réservées. Pourvu que son petit papa, son Papochka, oublie sa radio et ses sourcils froncés. Ces derniers temps, il colle beaucoup l'oreille à l'appareil. Elle préfère quand il lui joue un air d'accordéon ou lui raconte une blague.

Elle attaque le deuxième mouvement en *ré* bémol majeur. *Allegretto*. Son préféré. Le plus joyeux des trois.

Sa grande sœur, Lydia, surgit en chantant *La Traviata* à tue-tête.

— Cesse immédiatement ce vacarme ! s'égosille la cantatrice.

— C'est toi qui fais du bruit. Tu m'empêches de m'exercer.

— La prodige par-ci, la prodige par-là. Et ces gants que Mama t'oblige à porter pour protéger tes mains, c'est ridicule !

— Tu es jalouse.

— La place que tu n'as pas eue, tu la veux au centuple. Aujourd'hui, il n'y en a que pour toi. Odessa, tu n'as pas connu, la Russie tu n'as pas connue. Tu te venges parce que tu n'étais pas avec nous.

Germaine ne se venge pas, elle répète le morceau que son professeur lui a demandé d'étudier pour la semaine suivante.

Quand ils parlent de leur vie sans elle en Russie, ça lui pince le cœur. Lydia le sait et elle appuie là où ça fait mal.

Elle préfère quand Mathilda, sa grand-mère paternelle chérie, l'accueille dans ce monde et lui raconte d'une voix teintée de regrets les longs mois d'hiver, les chapkas en fourrure, les descentes en luge et les

bonshommes de neige. Elle décrit si bien la maison au coin de la rue Pouchkinskaya, les escaliers dévalés, la cachette dans l'arrière-cuisine, le samovar de thé brûlant et les tasses minuscules, les boîtes en loupe remplies d'oursons en massepain, les ballades à l'accordéon, les légendes, les superstitions et les chansons.

De toutes les histoires de Mathilda, celle qui lui plaît le plus, c'est la rencontre de ses parents, Rissia et Georges. À quinze ans, têtue et déterminée, Rissia a quitté son village pour se rendre à Odessa à deux cents kilomètres de là. Elle s'est inscrite dans un lycée réputé et grâce à l'aide financière, consentie à contre-cœur par son père, elle a pu louer une chambre. Sa logeuse recevait souvent la visite d'un neveu, Georges, étudiant en musique de dix-neuf ans. Après avoir courtoisé la jeune pensionnaire pendant quelques mois, il a demandé sa main et ils se sont mariés en 1915.

Quand Mathilda évoque les facettes brillantes de cette période faste – la blanchisseuse, le portier, le remonteur de pendules, le cirneur de parquets, le cuisinier et les femmes de chambre –, Germaine perçoit l'émotion dans sa voix. Elle partage un lien privilégié avec sa Babouchka, celle qui la prend dans ses bras, lui chantonne à l'oreille. Elle est tellement nostalgique des Romanov que ses larmes refroidissent le thé brûlant quand elle évoque le tsar Nicolas, la tsarine Alexandra et leurs cinq enfants – les grandes-duchesses Olga, Tatiana, Maria, Anastasia et le tsarévitch Alexeï, un fils arrivé après quatre filles – assassinés par les bolcheviks dans leur résidence assignée de l'Oural.

Lydia l'a interrompue et emmenée loin de sa chère musique. Germaine se sent désemparée. Assise, elle regarde d'en bas sa grande sœur dont elle n'a jamais

aimé la bouche frémissante quand elle se fâche. Elle aimerait reprendre le morceau qu'elle étudie. Ses mains sont arrêtées dans le temps. Des images continuent de traverser son esprit.

Elle a si souvent entendu et réentendu ces récits. La nounou Svetlana gardait ses sœurs et son frère quand leurs parents sortaient au théâtre ou assistaient à des bals. Autoritaire, corpulente, les joues rouges, elle déroulait devant l'icône, à la lumière tremblotante d'une veilleuse, les contes de fées : *Le Poisson d'or*, *Le Poulain bossu*, la sorcière Babayaga et son isba aux effrayantes pattes de poulet.

— La Russie, j'aurais beaucoup aimé être là-bas.

— Tu crois que c'était seulement le rêve ? Tu es bien naïve de ne croire que les histoires dont te berce Mathilda. Sur la fin, c'était terrible. Les domestiques ont été congédiés. Les garde-manger étaient vides. Pour nous aider à oublier la faim, Mama nous lisait *Les Malheurs de Sophie* et *Les Grandes Vacances* de Sofia Fiodorovna Rostoptchina, la comtesse de Ségur. Nous, les enfants, nous percevions beaucoup d'inquiétude dans les intonations des adultes.

Germaine se bouche les oreilles. Lydia poursuit sa litanie.

— C'est pas ce que tu crois, les amis réfugiés chez nous dormaient par terre sur des matelas, papa avait cloué des planches aux fenêtres pour qu'aucun regard ne s'immisce à l'intérieur... Tu as de la chance de ne pas avoir connu tout ça !

Germaine avance les mains vers les touches du piano. Lydia, referme le couvercle. La pianiste a juste le temps de retirer ses doigts.

— Arrête de jouer ! C'est nous qui avons trinqué ! Ce n'est pas toi, la reine. Les bolcheviks avaient